QUEL SENS TRADUIRE ?
EXEGESE OU INTERPRETATION ?

Bernd STEFANINK
Université de Bielefeld, Allemagne

Abstract : The article draws attention to a certain terminological haziness in the "interpretative approach" of the Parisian school proving that the point is not knowing if one should speak about exegesis or interpretation in the context of the translated text, but instead to give a clear definition to these two terms. The article ends with the reply given by the "New hermeneuts" to the problem of "fidelity" and of the sense that should be translated.

L' « approche interprétative » de ce qu'il est convenu d'appeler « L'Ecole de Paris », fondée par Danica Séleskovitch plaide pour la traduction du « sens », se défendant à la fois contre la traduction mot-à-mot, ce qui paraît évident, mais se démarquant aussi fermement de ce qu'on appelle l'approche herméneutique, en insistant sur le fait que « interpréter pour traduire » ne veut pas dire « faire de l'exégèse ». Pourtant ces deux points semblent prêter à malentendu si l'on s'en tient à ce que les tenants de l'approche interprétative écrivent eux-mêmes sur ce point. Etant donné que nous apprécions par ailleurs la conception générale de l'approche interprétative et que nous jugeons fort utile des concepts comme la « déverbalisation » ou les notions d' « implicite » et d' « explicite », il nous semble nécessaire de chercher à éclaircir le débat sur d'autres concepts comme la notion de « sens », d'« interprétation », d'« exégèse », le « vouloir dire de l'auteur » etc. Nous nous baserons pour cela principalement 1) sur le dernier ouvrage faisant le bilan des recherches en approche interprétative (Lederer 1994), 2) l'article de Salama-Carr qui présente cette approche dans Baker 1998, c'est-a-dire la *Routledge Encyclopedia of Translation Studies,* une encyclopédie faisant autorité dans sa présentation de l'état des recherches en traductologie à l'heure actuelle, et 3) le site internet de l'ESIT, qui est le représentant institutionnel de cette approche.

BDD-A4976 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:41:47 UTC)

Voyons tout d'abord la notion de « sens » !

Théorie du sens

La théorie du sens sous-jacente à la théorie interprétative est basée sur la dualité *implicite/explicite***.** Au niveau du texte ceci veut dire qu'avant de traduire, le traducteur doit se faire interprète, il doit dégager le « sens **»** du texte, l'implicite qui se cache derrière l'explicite du texte. Et c'est ce sens qu'il doit traduire. Pour ce qui est de l'analyse de ce sens, les tenants de l'Ecole de Paris attachent une importance capitale d'une part à se démarquer par rapport aux « *herméneutes* » et à « *l'exégèse* », d'autre part à distinguer entre « *sens* » du texte, « *vouloir dire* » de l'auteur et « *intention de l'auteur* ». Pourtant, ces distinctions ne sont pas toujours respectées dans la pratique de leur discours scientifique, ce qui peut prêter à confusion.

Mettons en regard un certain nombre de citations :

1) « Par ailleurs, il ne faut pas confondre le *sens* avec *l'intention d'un auteur*, ni l'*interprétation* d'un texte avec son *exégèse* **»** (Lederer 1994: 25) (notre mise en relief, désormais : n.m.r.).
2) Le traducteur qui se ferait exégète, l'interprète qui se ferait herméneute transgresseraient les limites de leurs fonctions. (Seleskovitch/Lederer 1984:269)
3) Il s'agit de redéfinir la notion même de traduction en la recentrant par rapport à la conversion des mots d'un système linguistique en un autre, qui est inopérante, et par rapport à l'exégèse qui constitue un commentaire du dire original [(http://www.univ-paris3.fr./esit/traducto.html) mars 1999]

Ceci n'empêche pourtant pas Salama Carr – dont on peut certainement dire qu'elle est proche de l'Ecole de Paris et personne autorisée pour en parler, puisque c'est à elle que la *Encyclopedia of Translation Studies* de la traduction fait appel pour présenter l'approche inteprétative – d'associer allègrement les deux termes dans un même mouvement, sans se soucier de cette distinction, lorsqu'elle présente

« interprétation *or* exegesis » (Baker 1998:112) (n.m.r.)

comme constituant la première étape de l'opération traduisante.

Cette association des deux termes, face à la volonté de démarcation vue plus haut, ne trahit-elle pas un certain flou terminologique?

BDD-A4976 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:41:47 UTC)

Lorsqu'on lit dans la description de l'approche interprétative donnée sur le site internet:

> « […] le traducteur attribue aux segments de phonie ou de graphie qu'il perçoit, un sens qu'il lui appartient de faire correspondre au vouloir dire de l'auteur […] » (http://www.univ-paris3.fr./esit/traducto.html).

n'est-on pas tenté de se demander en quoi cette approche se distingue de l'approche herméneutique telle que l'entend par exemple Steiner (1975), pour qui l'exégèse consiste à retrouver la pensée de l'auteur grâce à une profonde empathie avec le texte (sans qu'il soit jamais question, pour autant, de rajouter des "commentaires" à ce texte, ce contre quoi les représentants de l'Ecole de Paris s'élèvent à juste titre).

En outre: n'est-il pas un peu ambitieux de vouloir retrouver le vouloir dire de l'auteur? Ne serait-il pas plus adéquat de s'en tenir plus modestement au "sens" du texte, tel qu'il est véhiculé par ce que Lederer appelle "les plages de savoir commun" qui assurent la communication. Ceci d'autant plus qu'elle reconnaît ce que Mounin avait qualifié de "sollipsisme linguistique" et que Rilke déclarait incommunicable[1]:

> Le bagage cognitif de l'un ne recoupe jamais intégralement celui de l'autre, mais les plages de savoir commun se recouvrent suffisamment pour que le sens d'un texte écrit par l'un passe à l'autre (1994:38). "Pour partie, le bagage cognitif de chacun participe du savoir de la collectivité humaine [et] est commun au milieu social, [mais] pour une autre partie le bagage cognitif est propre à chaque individu" . (1994:38)

Paul Valéry, et à sa suite un Roland Barthes ou un Umberto Eco, ne nous apprennent-ils pas que l'oeuvre une fois écrite se détache de son auteur et s'"ouvre" aux "lectures plurielles", au gré du "bagage cognitif" – pour parler avec Lederer – de son récepteur? Vouloir retrouver le "vouloir dire" de l'auteur n'est-ce pas déjà dépasser la recherche du sens tel qu'elle est saisissable dans le texte? Lederer reconnaît elle-même qu'

> […] aucune expérience n'est strictement identique chez deux individus. (1994:35)

Comment atteindre le vouloir dire de l'auteur si pour pouvoir le comprendre (l'interpréter) comme lui, il faut avoir la même expérience de vie, le même « bagage cognitif »?

BDD-A4976 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:41:47 UTC)

Quant aux détails du processus d'attribution du sens "aux segments de phonie ou de graphie qu'il perçoit, un sens qu'il lui [il s'agit du traducteur] appartient de faire correspondre au vouloir dire de l'auteur", comme il est dit dans la version internet citée plus haut, ils ne sont pas explicités. Lederer n'a d'ailleurs pas dit que le sens est "attribué" aux segments de phonie et de graphie par le traducteur, mais que ces segments de graphie ou de phonie ne représentent qu' une partie – explicite – du sens. Il appartient au traducteur de découvrir sous cette représentation explicite la face implicite, le sens étant, selon l'approche interprétative, le produit de *l'association des deux faces*:

> Le lecteur comme l'auditeur, le traducteur comme l'interprète **combinent** implicite et explicite pour comprendre les textes. (1994 : 35) (n.m.r.)

Salama Carr comprend de la même façon quand elle écrit à propos de « *implicitness* » et « *explicitness* » :

Sense is composed of both (Baker 1998:113)

Le sens – d'après Lederer (1994) ne me semble pas quelque chose qu'on *attribue* aux segments de phonie ou de graphie qu'on perçoit (comme le veut la présentation sur internet citée plus haut), mais il se présente sous la forme de ces *plages de savoir commun,* garants de la possibilité d'une communication générale sur la base d'un découpage en catégories sémantiques propre à une communauté linguistique et culturelle, telles qu'elles se manifestent dans ces segments de phonie ou de graphie; plages de savoir commun qui sont perçues à travers un vécu individuel – le « bagage cognitif » -, différent selon les individus, ce qui induit des connotations différentes et par conséquent des traductions différentes.

« Sens » – « Vouloir dire de l'auteur » – « Intention de l'auteur »

Là encore, les limites sémantiques entre ces trois termes ne semblent pas assez clairement définies. D'une part on peut lire dans la description donnée sur le site internet:

> « […] le traducteur attribue aux segments de phonie ou de graphie qu'il perçoit, un **sens** qu'il lui appartient de **faire correspondre** au **vouloir dire** de l'auteur […] » (http://www.univ-paris3.fr./esit/traducto.html) (n.m.r.)

BDD-A4976 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:41:47 UTC)

ce qui laisse supposer que « sens » et « vouloir dire de l'auteur » désignent deux choses bien distinctes. Pourtant on lit chez Lederer (1994:35)

> Le *sens est ce que veut dire un auteur*, ce qu'il veut faire comprendre à travers ce qu'il dit (n.m.r.)

En d'autres termes – et contrairement à ce que dit Lederer (1994) - sens et vouloir dire de l'auteur sont considérés comme équivalents. D'autre part, ce **vouloir dire** de l'auteur ne doit pas être confondu avec l'**intention** de l'auteur. Ces intentions

> […] ne font pas partie du sens à transmettre en traduction (1994:35), "il ne faut pas confondre le sens avec l'intention de l'auteur" (1994:25)

Et pourtant, on lit dans l'article de Salama Carr

> […] the *vouloir dire* **or** intention of the author is lost (Baker 1998: 113) (n.m.r.)

associant une fois de plus deux termes clés de la théorie interprétative que Lederer a soigneusement distingués, et, un peu plus haut sur la même page, elle définit « *implicitness* » comme

> *implicitness* (what the writer or speaker intends to say **or** means) (n.nm.r.)

En d'autres termes, pour Salama Carr « sens » (« means »), « intention » (« intends », « intention ») et « vouloir dire » de l'auteur sont une seule et même chose.

Dans la tentative de démarcation que Salama-Carr entreprend à la fin de son article pour mettre en relief les particularités de l'approche interprétative face à d'autres approches, elle déclare que le trait distinctif qui oppose cette approche à l'approche herméneutique de George Steiner est le caractère "intuitif" de l'approche steinerienne.

Mais la démarche menant à la saisie du sens chez Lederer (1994) n'est en rien moins intuitive, même si les mots « intuitif » ou « intuition » ne sont pas mentionnés dans le glossaire (hélas!). Certains des termes utilisés pour décrire la démarche interprétative (Lederer 1994:43) rappellent singulièrement les termes utilisés par Steiner. Ainsi quand la méthode interprétative parle « d'absorber » le texte et de se l'« approprier », on ne peut s'empêcher de penser à l'« *incorporation* » du texte par le traducteur chez Steiner. Quant au terme de « *restitution* » il est le même dans la méthode interprétative et chez Steiner.

BDD-A4976 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:41:47 UTC)

Faisons le point avec la « néo-herméneuticienne » Stolze (2003)
Le traducteur doit traduire ce qu'il comprend !

L'illusion de l'objectivité en traduction

Trop longtemps les traductologues se sont bercés dans l'illusion de pouvoir arriver à une traduction "objective". Les théoriciens qui ont considéré le mot comme unité de traduction, sous l'influence du structuralisme, ont pensé atteindre cette objectivité par une analyse en sèmes des mots du TS afin de trouver en LC un ou plusieurs mots reproduisant ces sèmes. Après l'échec de ces recherches (en vue de la machine à traduire), ces mêmes théoriciens ont étendu leur champ de recherches au niveau de la phrase, espérant aboutir à l'objectivité en réduisant l'activité traduisante à un certain nombre de "transpositions", en inventaire clos. C'était l'époque de la stylistique comparée. Avec la linguistique du texte, finalement, on a compris qu'on ne pouvait pas traduire en cherchant des équivalences au niveau des micro-structures. Le texte entier était devenu l'unité de traduction[2]. On avait compris qu'il fallait traduire le sens du texte et que celui n'était pas simplement égal à la somme des significations des mots qui le constituent. Qui plus est, on avait découvert qu'il y avait des "lectures plurielles" du texte (R. Barthes)[3] et que celui-ci était une "oeuvre ouverte (U. Eco). Cela n'a pourtant pas découragé certains théoriciens, comme Gerzymisch-Arbogast/Mudersbach (1998) de persister dans la recherche de l'objectivité, en soumettant le texte à un certain nombre de démarches analytiques – toutes préalables à l'acte traduisant proprement dit, qui devaient permettre l'accès au sens.

La « spirale herméneutique » : processus « bottom up » et « top down »

Les « néo-herméneutes » dénoncent ces illusions concernant l'accès au sens « objectif » du texte: « L'accès au sens ne se fait pas par le biais de l'analyse » (Stolze 2003:162). En effet, se basant sur des réflexions de philosophes herméneutes, comme Heidegger ou Gadamer, les traductologues herméneutes savent que le sens n'est pas dans le texte, une fois pour toutes, mais qu'il se construit dans un va-et-vient dialectique entre le texte et le récepteur. Le récepteur ne peut comprendre le texte qu'en fonction de son vécu, de son « world knowledge ». C'est ce qu'on a appelé le « cercle herméneutique », qui traditionnellement a toujours été considéré comme un cercle « vicieux ».

BDD-A4976 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:41:47 UTC)

Heidegger a innové face à cette tradition herméneutique, alléguant que ce cercle n'avait rien de vicieux, mais offrait, au contraire, la chance de pénétrer plus profondément la vérité du texte:

> Le « cercle herméneutique » ne doit pas être rabaissé au rang d'un *vitiosum* fût-il toléré. Il recèle un potentiel positif d'accès à la connaissance la plus profonde, qui toutefois ne pourra être saisi réellement qu'au moment où l'interprétation aura compris que sa tâche première, permanente et ultime sera de ne pas se laisser pré-figurer son pro-jet, sa pré-vision et son action par des idées reçues, mais de s'assurer du thème scientifique à partir de la chose elle-même (Heidegger 1927/1993:312 ; notre traduction).

La deuxième partie de cette citation nous révèle une des conditions fondamentales pour l'accès au sens: le récepteur doit être conscient de sa « facticité » (pour parler en termes sartriens), c'est-à-dire du fait qu'il est toujours « en situation » et que sa vision du texte sera toujours conditionnée par son vécu personnel. Il doit faire le grand écart entre, d'une part, son vécu en tant que fondement de sa saisie du sens et, d'autre part, son vécu en tant que déformateur de sa compréhension du texte.

Ainsi compris le cercle herméneutique devient une « spirale herméneutique » assurant une compréhension de plus en plus adéquate au fur et à mesure que le récepteur progresse dans la lecture du texte, les mots du texte étant le stimulus qui active chez le récepteur certaines voies neuronales, créées par des expériences similaires enregistrées dans sa mémoire. C'est la similitude entre les expériences déjà vécues et l'information potentielle mise à disposition dans les mots du texte qui permet la compréhension du texte en raison du processus de catégorisation général sous-jacent à toute compréhension humaine, comme nous l'apprennent les cognitivistes (Lakoff 1988). Ainsi, au fur et à mesure que le récepteur progresse dans la lecture du texte, un choix de plus en plus restreint et précis s'opère au niveau des sphères neuronales activées en fonction des isotopies du texte qui se dégagent avec une précision de plus en plus grande.

Les découvertes des cognitivistes viennent ainsi confirmer les hypothèses des herméneutes. Là où Gadamer parlait d'un "dialogue avec le texte", les cognitivistes parlent, plus prosaïquement, de processus *bottom-up* et *top-down*. La grande différence entre ces deux courants de pensée se situe au niveau de

BDD-A4976 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:41:47 UTC)

l'attitude du récepteur. Pour les cognitivistes celui–ci participe activement à l'acte de compréhension, il "gère" le langage (cf. le terme de "*Sprachverarbeitung"* utilisé par ex. dans Rickheit/Strohner 1993). Pour les herméneutes il est passif: la vérité du texte s'impose irrésistiblement à lui, à condition qu'il arrive à gérer consciemment les *scripts, schemas* (pour utiliser la terminologie des cognitivistes) ou plus simplement des *attentes* avec lesquels il va aborder le texte et qui peuvent devenir un obstacle à son ouverture à la vérité du texte, s'il n'en prend pas conscience.

La « fusion des horizons » chez le traducteur herméneute

Reprenant la conception gadamerienne de l'acte de compréhension comme un dialogue avec le texte, qui aboutit finalement à une « fusion des horizons » (« *Horizontverschmelzung* ») dans laquelle le personnage du récepteur et la vérité du texte ne font plus qu'un, les traductologues herméneutes ne conçoivent plus le traducteur comme un intermédiaire « entre » le TS et le TC, mais comme un herméneute dans la conscience duquel le TS et le TC fusionnent. Le traducteur n'est donc plus un « passeur » qui fait passer le sens du TS au TC[4]. Finie aussi la recherche des « équivalences » au niveau des micro-structures. Le passage du TS au TC se fait de façon intuitive: le traducteur/récepteur du TS est « saisi » par la vérité du TS, qui s'impose à lui avec une telle violence[5] qu'elle provoque une impulsion qui fait jaillir le texte cible « dans un processus mental en partie inconscient » (Stolze 2003:211), faisant passer le sens de l'« enveloppe » de la LS dans celle de la LC.

Ecoutons un praticien de la traduction poétique que l'on ne soupçonnera certainement pas d'avoir écrit ces phrases pour les besoins de la cause, c'est-à-dire pour prouver un point de vue théorique, tel qu'il est exposé par la traductologue Stolze, puisqu'il commence son article en déclarant fièrement: « *Io non possiedo teorie et tanto meno recette sul tradurre* » (Coco 2003:132) et cite Newmark à l'appui (qui, dans ce cas, dit des bêtises): « *Non esiste, né mai esisterà, una scienza della traduzione* (Coco 2003 :133). Et pourtant, il est, comme M. Jourdain inconsciemment, tributaire de l'approche herméneutique, ce qui semble plaider pour le caractère naturel et basé sur la pratique de cette approche :

> O sono un misto di spagnolo e di italiano. È un gioco infinito ! Alla fine finisco per confodermi io

BDD-A4976 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:41:47 UTC)

Stesso perché non ricordo più se si tratta di una traduzione dall'italiano in spangolo o viceversa.

O se tale traduzione ci sia mai stata ! (Coco 2003 : 147)

La « fusion des horizons » postulée par la théorie de Gadamer n'est elle pas démontrée à la perfection dans la pratique de ce traducteur ?

La sémantique fillmorienne des « *scenes-and-frames* » nous aide à comprendre ce processus. Fillmore (1976) considère les mots comme des « *linguistic frames* » qui font naître en nous des « *cognitive scenes* ». Au traducteur de trouver les « *frames* » linguistiques dans lesquels il pourra couler les « *scenes* » présentes dans son esprit. Pour les herméneutes il ne s'agit même pas d'un effort conscient de la part du traducteur, mais d'une pression exercée par la vérité du TS qui impose impérativement les mots du TC. Heidegger nous fournit les fondements philosophiques de ce processus dans son ontologie: « Ce sont les mots qui viennent aux significations et non les significations qui viennent aux mots. »

« Vouloir dire de l'auteur » vs. caractère inachevé de la traduction et plausibilité intersubjective : le traducteur doit traduire ce qu'il comprend.

Le fait que le sens ainsi traduit est toujours fonction du vécu personnel du récepteur/traducteur a pour conséquence qu'il est illusoire de croire pouvoir atteindre à l'objectivité en traduction, voire de retrouver le « vouloir-dire de l'auteur » (comme le préconise par ex. l'Ecole de Paris; cf. Lederer 1994). Le traducteur doit traduire « ce qu'il comprend » (Stolze 2003:155), c'est-à-dire « ce qui est mentalement présent chez lui » (*id., ibid*. 248). Il ne jouit cependant pas d'une liberté incontrôlée, telle que la prônent par exemple les représentants de la « Manipulation School », qui affirment que, de toute façon, chaque traduction est déjà une « manipulation » du TS, rendant vain tout espoir d'accéder à une traduction objective et réduisant finalement les critères d'évaluation à la seule affirmation du traducteur que sa traduction est bien une traduction, quelle que soit l'importance des « manipulations » auxquelles il a soumis le TS.

Le traducteur herméneute, quant à lui, se doit de soumettre son premier jet intuitif en LC à une évaluation, susceptible de légitimer sa traduction. Cette évaluation doit être plausible pour autrui, la « plausibilité intersubjective » venant remplacer

BDD-A4976 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:41:47 UTC)

l'objectivité comme critère d'évaluation (cf. le concept de « *intersubjektive Nachvollziehbarkeit* » introduit par Stefanink 1997). La plausibilité intersubjective doit être assurée par l'observation d'un certain nombre de règles conformes à la conception herméneutique d'une linguistique du texte telle que la conçoit Eugenio Coseriu:

> Ceci veut dire que le contenu une fois compris doit être mis en rapport avec un élément textuel précis, qu'on doit montrer qu'au *signifié* du macro-signe dans le texte correspond une certaine expression. De ce point de vue la linguistique du texte, telle qu'elle est comprise ici, est interprétation, est herméneutique. (Coseriu 1980:151, notre traduction)

« Autrui » est dans ce cas l'expert en traduction (Risku 1998 :88ss.), celui-ci pouvant être l'auteur lui-même. Dans ce dernier cas le processus d'évaluation peut devenir un automatisme et se manifester dans les modifications apportées directement au TC (Stolze 2003:240). Ces modifications peuvent se continuer à l'infini, car au gré de son empathie croissante avec le texte le récepteur participe aussi de plus près à la vérité du texte. Le texte comporte, en effet, toujours un « potentiel de surplus de sens » (« *Sinnüberschuss* »; Stolze 2003:73) qui fait que chaque lecture - y compris celle de l'auteur lui-même – produit à chaque fois un nouveau sens. Ce que la théoricienne roumaine de la poïétique qu'est Irina Mavrodin, a rendu par la triade *poïétique – poétique – « poïétique »*, la *poétique* étant l'acte créateur, la *poétique* l'œuvre créée et la *« poïétique »* le nouvel acte créateur par le récepteur du texte créé. Ce processus de compréhension n'est jamais achevé; Stolze (2003:222) parle de la "*Unabschließbarkeit des tentativen Entwurfs*". Les bases philosophiques de ce processus nous sont fournies par l'ontologie heidegerienne qui dit que la compréhension n'est plus une méthode pour s'approprier un sens *étranger*, mais que comprendre c'est créer un sens (« Sinnstiftung »), idée qui est reprise par Gadamer :

> Ce n'est pas occasionnellement, mais toujours, que le sens d'un texte dépasse son auteur. C'est pour cela que comprendre n'est pas seulement un comportement reproductif, mais toujours aussi un comportement productif (Gadamer 1960 : 280 ; notre traduction).

La dernière version de l'approche herméneutique nous est présentée par Stolze (2003).

BDD-A4976 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:41:47 UTC)

Conclusion (à l'adresse des tenants de l'approche « interprétative »)

1) Quelques précisions terminologiques ne seraient-elles pas salutaires ?

2) Ne vaudrait-il pas mieux abandonner la quête ambitieuse du « vouloir dire » de l'auteur au profit d'une « *intersubjektive Nachvollziehbarkeit* » (=approximativement : plausibilité intersubjective ; cf. Stefanink 1997) de la perception du sens par le récepteur du texte qu'est tout traducteur sur fond de son « bagage cognitif », que Lederer 1994 concède à chaque traducteur comme conditionnant sa compréhension du texte ? Ceci ne serait-il pas en parfaite conformité avec les recherches récentes des cognitivistes et de leur façon de concevoir la gestion du texte par le récepteur (cf. Balacescu/Stefanink 2002b)?

NOTES :

[1] « Au fond, et précisément pour l'essentiel, nous sommes indiciblement seuls » (Rainer Maria Rilke); « toute communication directe [au moyen du langage] est impossible » (Maurice Blanchot) tous deux cités par Mounin (1963).

[2] Pour le détail de cette vision historique de la traductologie cf. Balacescu/Stefanink 2001et 2002

[3] cf. aussi Mavrodin (2001:110): « La traduction est une herméneutique. [...] Pour le traducteur-herméneute, la traduction est une lecture, *une* parmi d'autres lectures possibles, tu t'inscris dans une isotopie, qui peut être celle-ci, mais qui peut aussi être une autre. »

[4] cf. le titre des mélanges offerts à K. Reiß pour son 70ème anniversaire: *Traducere Navem*, où le sens est considéré comme un navire qu'on fait passer d'une rive à l'autre, d'une langue à l'autre.

[5] N.B.:Stolze (2003) utilise le terme de « *Überwältigtsein* » du traducteur par la vérité du texte. Ce mot qui selon les contextes peut signifier « être vaincu », « être subjugé » a la même racine que « *Vergewaltigung* » qui veut dire « viol », et on pourrait dire que *le traducteur est en quelque sorte violé par la vérité du TS*, à *l'inverse de l'image du viol utilisé par Jean-René Ladmiral* (1993) pour qui c'est le traducteur qui viole le texte source. Même idée du viol du texte par le traducteur dans le « Hermeneutic thrust » de George Steiner (1975).

BDD-A4976 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:41:47 UTC)

BIBLIOGRAPHIE :

Balacescu, Ioana/ Stefanink, Bernd (2001), *Une traductologie au service de la didactique : l'école allemande au sein de la famille traductologique, 1ère Partie*, dans : *Le langage et l'homme. raductologie – Textologie*. Vol. XXXVI, n° 1, sept. 2001 : 89-104

Balacescu, Ioana/ Stefanink, Bernd (2002a), *Une traductologie au service de ladidactique : l'école allemande au sein de la famille traductologique, 2ème partie*, dans : *Le langage et l'homme. Traductologie – Textologie*. Vol. XXXVII, n° 1, juin 2002 : 155 – 176

Balacescu, Ioana/Stefanink, Bernd (2002b), *La créativite en traduction : l'approche poïétique et l'approche cognitive*, dans L'approche poïétique/poétique 2002

Baker, Mona (ed.) (1998): *Encyclopedia of Translation Studies*, London: Routledge

Coco, Emilio (2003), *Alcune precisazioni e riflessioni*, dans Thiers (éd.) 2003:130-153

E.S.I.T. site Internet (1999): [(http://www.univ-Paris3.fr./esit/traducto.html) mars 1999]

Gadamer, Hans-Georg (1960): *Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik* 5. Aufl. 1986. Tübingen: J.C.B Mohr (Paul Siebeck)

Gerzymisch-Arbogast, Heidrun/Mudersbach, Klaus (1998): *Methoden des wissenschaftlichen Übersetzens.* Tübingen: Francke (UTB 1990)

Heidegger, Martin (1927/1993[17]): *Sein und Zeit*. Tübingen: Niemeyer

Lakoff, George (1987): *Women, Fire and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind*. Chicago: University of Chicago Press.

Lederer, Marianne (1994): *La traduction aujourd'hui*, Paris: Hachette

Mavrodin, Irina (2001): *Cvadratura cercului*. Bucuresti: Editura Eminescu

Paepcke, Fritz/Forget, Philippe (1981): *Textverstehen und Uebersetzen. Ouvertures sur la Traduction*. Heidelberg: Groos

Rickheit, Gert/Strohner, Hans : *Grundlagen der kognitiven Sprachverarbeitung. Modelle, Methoden, Ergebnisse.* Tübingen : Francke, 1993.

BDD-A4976 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:41:47 UTC)

Seleskovitch, Danica/Lederer, Marianne (1984): *Interpréter pour traduire*. Coll. Traductologie no. 1, Paris: Didier

Stefanink, Bernd,*'Esprit de finesse' – 'Esprit de géométrie': Das Verhaeltnis von 'Intuition' und 'uebersetzerrelevanter Textanalyse' beim Uebersetzen*, dans Rudi Keller (éd.): *Linguistik und Literaturuebersetzen.* Tuebingen: Narr 1997:161-184.

Steiner, George : *After Babel: Aspects of Language and Translation*. London, Oxford and New York: Oxford University Press, 1975.

Stolze, Radegundis (1992): *Hermeneutisches Uebersetzen*. Tuebingen:

Narr Stolze, Radegundis : *Hermeneutik und Translation*. Tübingen : Narr, 2003

BDD-A4976 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:41:47 UTC)